

3 JUILLET 2020

Nord de Londres

— **A**llez, Dov, faisons quelque chose !
Mon arrière-grand-mère est agitée. À quatre-vingt-seize ans, Lily a l'habitude de passer ses journées dans les écoles, à parler aux enfants de ce qu'elle a vécu à Auschwitz, ou à témoigner lors d'événements publics. Elle déteste être coincée seule dans son appartement.

Les règles de confinement liées à la pandémie se sont enfin assouplies, du moins pour l'instant. Après trop de conversations que nous avons dû avoir, séparés par une vitre et dans le jardin, ma famille peut enfin passer le shabbat avec Lily, comme nous l'avons toujours fait.

— Allez, Dov, faisons quelque chose ! répète Lily.

C'est vendredi soir et nous sommes réunis dans notre bulle autour de la table. Nous sommes tous si heureux d'être à nouveau ensemble, d'allumer les bougies du shabbat, de bénir le pain. C'est une soirée très spéciale et Lily est pleine d'énergie.

Mais je vois à quel point son ancienne vie lui manque. Elle s'est toujours épanouie au contact de nouvelles personnes. En tant que rescapée, Lily hérite son rôle d'éducatrice à l'Holocauste. Ce n'est pas facile, mais elle est déterminée à faire la

différence. Elle sait ce que cela signifie pour les gens d'entendre son histoire de sa propre bouche, que la rencontrer en chair et en os peut changer la façon dont ses auditeurs voient le passé et aussi l'avenir.

— Ne t'inquiète pas, Safta ! Je vais trouver quelque chose.

Nous l'appelons tous « Safta », parce que c'est ainsi que maman l'a toujours appelée. Le mot signifie « grand-mère » en hébreu.

Que lui proposer ?

Les écoles, les musées et les universités ont rouvert leurs portes, mais personne ne sait quand les réunions publiques seront à nouveau possibles. Dans des années, peut-être. Combien de survivants de l'Holocauste seront encore en vie à ce moment-là ? La crise du Covid m'a confronté à une vérité très douloureuse : aussi coriace qu'elle soit, aussi immortelle qu'elle semble être, aussi fort que je l'aime, mon arrière-grand-mère ne vivra pas éternellement.

Lily est incroyablement téméraire. Elle est toujours avide de découvertes. Il y a quelques années, elle s'est assise sur un banc au milieu de la gare de Liverpool Street pour inviter les usagers à s'asseoir et à parler avec elle de l'Holocauste. L'année dernière, nous avons créé un fil Twitter tous les deux. J'ai tweeté plusieurs fois pour annoncer les conférences de Lily à l'occasion de la Journée de commémoration de l'Holocauste en janvier.

Maintenant, je pense plus sérieusement à utiliser les réseaux sociaux pour faire connaître Safta et son histoire à de nouveaux publics. Elle m'a tant appris. Tous ceux qui la rencontrent tombent sous son charme. Et s'il y a jamais eu un moment pour diffuser son message de tolérance, c'est bien maintenant.

— On pourrait peut-être publier un autre tweet ? suggéré-je.

— Ou faire une autre visite scolaire ? réplique-t-elle avec enthousiasme.

Il y a deux semaines, j'ai organisé sa première apparition sur Zoom. Elle a partagé son témoignage avec mon professeur

d'histoire et a répondu à ses questions avec le plus grand soin. Elle n'avait jamais entendu parler de Zoom auparavant, mais elle s'y est prise comme une pro. J'ai été extrêmement fier. J'ai contacté un journaliste de *Jewish News*. Que dirait-il d'un article sur la façon dont les survivants partagent maintenant en ligne ce que l'Holocauste leur a appris ?

—Ce n'est pas aussi bien que devant un véritable auditoire : j'aime voir mon public ! lui a-t-elle expliqué. Mais ma génération a toujours eu l'habitude de s'adapter aux situations nouvelles. Si vous devez le faire, vous le faites. Il est toujours bon de tirer le meilleur parti de ce que la vie nous donne.

J'ai posté un tweet avec le lien vers son interview. Il a obtenu soixante-cinq likes. *Pas mal*, nous avons tous pensé.

Mais maintenant quoi ? Pendant le reste du shabbat, je la questionne sur son histoire. Ma mère, Nina, se joint aux questions. Comme moi, elle a toujours été très intéressée par l'histoire de notre famille. Nous avons tous deux grandi en sachant que Safta était une rescapée, en sachant pourquoi elle gardait toujours un morceau de pain à côté d'elle, pourquoi le gaspillage de nourriture l'angoissait. Nous n'avons jamais eu d'armes à feu en plastique en guise de jouets, nous ne nous sommes jamais battus en sa présence. Nous l'avons entendue parler en public des tas de fois, mais il y a beaucoup de choses que j'ignore encore à son sujet.

Qu'est-il arrivé exactement à Lily et à ses sœurs après Auschwitz ? Comment s'est-elle sentie à la fin de la guerre ? Pourquoi n'est-elle pas rentrée en Hongrie ?

—Comment c'était, Safta ? demandé-je. Comment as-tu trouvé la force de continuer ?

—Il faut aller de l'avant. Il faut toujours aller de l'avant.

Autrefois, Lily avait pour règle de ne jamais parler de l'Holocauste pendant le shabbat. On n'est pas censé évoquer des choses tristes ce jour-là. Je me souviens d'avoir été horrifié et embarrassé quand, un samedi après la synagogue, l'un de mes amis a demandé à voir son tatouage. Il était en sixième, juste

un an au-dessus de moi, et venait d'entendre parler de l'Holocauste au collège. Désireux d'en savoir plus, il avait des tas de questions à poser. Pour la première fois de ma vie, j'ai donc vu le tatouage de Lily de mes propres yeux, puisqu'elle nous l'a montré à tous les deux. Un moment marquant que je n'oublierai jamais. Et nous n'en avons plus parlé pendant des années.

Mais récemment, elle semble avoir changé d'avis sur le type de conversations que nous pouvons avoir le jour du shabbat. Je pense que nous avons tous soudain un nouveau sens de l'urgence. De nouvelles histoires que nous n'avions jamais entendues auparavant commencent à sortir des lèvres de Safta. Et plus elle nous en dit, plus j'ai envie de savoir.

— Comment c'était ? Comment t'es-tu sentie ?

— La vérité, c'est que si tu n'y es pas allé, tu ne pourras jamais comprendre.

Mais je veux essayer. Pour être honnête, je n'ai jamais osé poser trop de questions jusqu'à maintenant. Chaque fois qu'elle parle du passé, elle doit le revivre. Je répugne à la faire souffrir. Mais en même temps, je tiens vraiment à savoir avec exactitude ce qui lui est arrivé. Je veux que tout soit complètement clair dans ma tête. J'ai seize ans. La petite sœur de Lily, Piri, a survécu à un camp de concentration nazi et au travail forcé alors qu'elle n'avait pas encore seize ans.

J'ai déjà beaucoup pensé à Auschwitz. Il était prévu que j'y aille en voyage scolaire à la fin de l'année. Quelles sont les chances que ce voyage ait lieu maintenant ? Lily avait prévu de faire le voyage avec nous.

Tout est en suspens. Si imprévisible. La vie semble beaucoup plus fragile désormais.

Je ne veux pas que ces histoires disparaissent. Je veux trouver un moyen de conserver tout ce que Lily nous a donné, et pour toujours.

Le lendemain soir, à la fin du shabbat, maman et moi accompagnons Lily à son appartement.

— Pourquoi vous n'entrez pas ? demande-t-elle. J'ai des choses à te montrer, Dov.

— J'espère que tu parviendras à mettre la main dessus, Safta, plaisante maman.

L'appartement de ma grand-mère déborde d'affaires. Je ne crois pas qu'elle ait jamais jeté quoi que ce soit. Mais elle seule sait ce que sont toutes ces choses et où se trouve chacune d'elles.

J'attends pendant qu'elle farfouille dans son armoire. Quand elle se retourne, elle est radieuse.

— Regarde-moi ça !

Elle brandit fièrement un maillot de football. Il est bleu roi avec des rayures jaunes. Je n'identifie pas vraiment l'équipe.

— Waouh !

J'essaie d'avoir l'air intéressé.

— C'est le Maccabi, tu sais. De Tel-Aviv. Ils me l'ont donné quand je suis allée y parler. C'était en quelle année ? Peu importe. Regarde, il est signé !

— Incroyable !

Et là, j'aperçois la couverture orange vif d'un petit livre bien épais, dans le meuble derrière elle.

— Eh, Safta, c'est quoi ça ? Cet album, là. Je peux le voir ?

Nous nous asseyons côte à côte et commençons à le feuilleter. Les pages sont plastifiées, comme des pochettes transparentes, et chacune est remplie de minuscules photographies en noir et blanc. Certaines d'entre elles sont plutôt marron et blanches. Beaucoup ont de drôles de bordures blanches festonnées.

Je ne pense pas avoir jamais vu des photos de la famille de Lily, du moins pas celles d'avant la guerre. Les premières semblent très formelles. Sauf une, légèrement floue : une ribambelle de trois petits enfants dans un jardin, solennels et sérieux, se tenant par la main.

— C'est moi. Là, c'est mon frère Imi. Elle, c'est Renée. J'étais la plus âgée.

—Je sais, Safta ! Tu es toujours la plus âgée !

Une autre photo, prise plus tard, peu de temps avant leur déportation, montre Lily avec son frère et ses trois sœurs. Les filles sont habillées de la même façon, à l'exception de Lily, et elles ont de gros nœuds dans les cheveux. Une minute ! Ne devrait-il pas y avoir un autre frère ?

Lily a l'air triste. Elle marque une pause avant de répondre et l'une de ses mains touche brièvement le pendentif en or qu'elle porte toujours.

—Bela était très sérieux dans ses études de la Torah. Il n'avait pas voulu manquer le *heder*¹ ce jour-là.

Voici ses parents, qui ont l'air à la fois étrangers et familiers. Sa mère s'appelait Nina, comme ma mère. Elle esquisse un sourire timide et légèrement tordu. Et voici son père en manteau et chapeau. Ahron. Oh, comme mon grand-oncle Roni ! Il y a un rabbin à barbe blanche dans un long manteau. Et la photo sépia délavée d'un homme avec de gros favoris bien fournis. Très victorien.

—Mon grand-père, m'indique Lily. Mon grand-père Engelman. Le père de ma mère était rabbin.

—Waouh ! je répète.

Cette fois, mon enthousiasme est sincère.

À la fin de l'album, le temps a passé. Les trois sœurs aînées ont grandi. Je lui demande :

—Où vous êtes ? Qui sont toutes ces autres filles ?

—Oh, ce sont mes amies en Suisse. Des survivantes hongroises, comme nous. Et là, ce sont mes sœurs et moi. Là, Renée. Et elle, c'est Piri.

Elles se ressemblent beaucoup, surtout Lily et Piri.

Comme je soulève l'album pour l'approcher de la lumière afin de voir les photos plus clairement, quelque chose s'en échappe.

1. École élémentaire traditionnelle (toutes les notes sont du traducteur).

— Qu'est-ce que c'est ? je demande en ramassant le morceau de papier. Un billet de banque ? Il est allemand ?

— Oui. Un soldat américain me l'a donné après ma libération. Regarde, c'est son écriture.

— Tu ne m'avais jamais montré ça, Safta ! constate maman.

— Je ne pensais pas que ça intéresserait quelqu'un, réplique Lily. Je pensais que ces souvenirs n'avaient de valeur que pour moi.

Je dois retourner le billet pour le lire. L'écriture démodée en suit le pourtour, qui est le seul espace restant pour le message du soldat :

Début d'une nouvelle vie. Bonne chance et sois heureuse.

Dix mots d'espoir.

Il y a des lettres en haut, qui ressemblent à de l'hébreu, mais je n'arrive pas à les déchiffrer. Et en bas, le soldat a écrit : « Assistant de l'aumônier Schacter. »

— C'était qui ? je demande. Comment s'appelait-il ?

— Oh, je n'arrive pas à m'en souvenir maintenant ! Ça s'est passé il y a plus de soixante-quinze ans. Il s'agissait d'un soldat juif, ça, je le sais. Juif américain. Très gentil. Nous n'étions pas habitués à la gentillesse.

Et soudain, elle demeure silencieuse. Elle est de retour dans le passé, se souvenant de certaines choses, en oubliant d'autres.

— Pourquoi diable a-t-il écrit sur un billet de banque ? j'insiste.

— Il n'a pas trouvé de papier et il voulait m'écrire un petit mot. Pendant que nous quittions l'Allemagne, je suppose. Un homme si gentil.

— Je le retrouverai pour toi, je te le promets. Je vais poster un message sur Twitter. Je parie que quelqu'un là-bas sera capable de lui mettre la main dessus.

Lily s'esclaffe. Le genre de rire qui signifie : « Ne sois pas bête ! »

Maman commence à rire, elle aussi, et à lever les yeux au ciel.

—Attends. Et tu verras. Les réseaux sociaux peuvent être incroyables, je m'obstine.

Pour être honnête, je ne suis pas certain moi-même que ça va marcher. Mais on ne sait jamais. Il se passe beaucoup de choses terribles sur les réseaux sociaux. Je veux prouver que de bonnes expériences n'y sont pas non plus impossibles.

—Prenons quelques photos maintenant. Je les tweeterai dans la matinée.

Lily tend ses mains – minuscules, ridées – et je pose le billet dessus. Je prends des photos du recto et du verso, qui montrent clairement le message du soldat. Puis nous prenons une autre photo de Lily et de ses sœurs, vêtues de robes à carreaux identiques : elles accrochent le regard ! Elles sourient en compagnie de GI américains. Peut-être l'un d'entre eux est-il l'homme en question ?

—Donne-moi vingt-quatre heures, je déclare à Lily qui rit toujours. Je te parie ce que tu veux que je peux le trouver.

Et puis nous nous remettons à regarder les photos de famille et Safta nous raconte, à maman et à moi, sa vie heureuse dans la Hongrie d'avant la guerre, la petite ville de Bonyhád où elle a grandi.